

Commentaire de la Leçon 4

La Relation d'objet et les structures freudiennes

Martine Lerude

Collège de l'ALI, le 14 novembre 2016

Martine Lerude : D'abord je dois vous dire que j'ai accepté avec grand plaisir la proposition de Jean-Paul de présenter cette leçon 4 de *La relation d'objet* qui est le premier séminaire de Lacan que j'ai véritablement lu et travaillé. C'était il y a 35 ans, et cette nouvelle transcription que Jean-Paul m'a passée me semble très loin des photocopies de photocopies surlignées, griffonnées avec lesquelles nous travaillions alors. J'ai à la fois découvert un nouveau texte et en même temps retrouvé mes marques.

Cette leçon 4 est fondamentale car elle vient en quelque sorte conclure les leçons précédentes et je dois vous dire que j'ai été très interpellée par deux termes : celui de notion et celui de discordance.

Le terme « la notion » est utilisé tout le temps, tout au long de cette leçon. Parfois cinq fois, six fois, sept fois voire huit fois par page, on trouve par exemple : *la notion d'objet, la notion de frustration, la notion de...*, c'est un mot qui revient si régulièrement que je suis allée voir ce qu'il signifie précisément, en même temps que je m'interrogeai sur son usage intensif.

Première hypothèse : il me semble que si Lacan parle de *notion* c'est d'abord parce qu'il ne peut pas parler de concept. Je crois que c'est vraiment le point. Effectivement, la *notion* implique une connaissance immédiate, intuitive de quelque chose, une construction, une représentation de l'esprit, une manière de concevoir, un point de vue, une idée. C'est-à-dire quelque chose qui est sensible, qui est là. Il y a toujours une dimension de flou dans ce terme de *notion*.

Et puis c'est aussi une idée générale et abstraite en tant qu'elle implique les caractères essentiels de l'objet qui est traité. Alors voyez, on est là sur une bordure, c'est-à-dire que ce terme implique les caractères essentiels de ce qui est

traité sans néanmoins pouvoir, je dirais, les fixer, ces caractères essentiels, les déterminer, comme le ferait le concept. Voyez, par exemple, la phrase : *la notion d'objet, la notion si vous le voulez d'objet écran, et la notion de souvenir écran...* Et si vous prenez une page au hasard, vous trouverez ce terme de *notion*, tout le temps.

Quand il arrive à la leçon 4, Lacan a déjà établi le tableau que Jean-Paul vient d'écrire (le tableau castration/frustration/privation), et le tour de force et le déplacement qu'il a réalisés dans les 3 leçons précédentes lui permettent d'affirmer que ce que l'expérience psychanalytique met en évidence, ce n'est pas du tout la notion d'objet : « *un des ressort les plus essentiels, et cela depuis le début de la psychanalyse... depuis le début de la psychanalyse... **c'est la notion du manque d'objet**. La notion de manque d'objet est centrale... Ce n'est pas de l'ordre d'un négatif, le négatif de l'objet, la notion de manque... c'est du ressort même du rapport du sujet au monde.* » Ce n'est pas la notion d'objet qui est essentielle mais celle du manque d'objet. C'est l'assertion fondamentale.

On la trouve dès le début du Séminaire, dans la leçon 2 à la page 19. Donc tout son travail c'est de faire sentir, dit-il, par quelle sorte de confusion, alors bien-sûr je ne cesse pas de paraphraser, je vous en demande pardon : « *on aboutit à ce glissement curieux qui fait qu'en somme l'analyse fait partie d'une sorte de notion scandaleuse des relations affectives de l'homme.* » Que l'analyse fasse partie d'une sorte de « *notion scandaleuse des relations affectives de l'homme* », c'est ce qu'il nomme ce glissement curieux qui met au premier plan la relation d'objet.

La littérature psychanalytique de l'époque, des années 1955-1956, a donné une place centrale à la *Relation d'objet* et c'est sur cette littérature que Lacan s'appuie pour la mettre en pièces. En effet, venait alors de sortir un livre au titre éponyme, écrit par des psychanalystes avec qui il n'est plus du tout en relation de travail (depuis la scission de 1953) : il s'agit d'un numéro spécial de *La psychanalyse aujourd'hui*, sous la direction de Sacha Nacht.

Jean-Paul Beaumont : C'est un livre, c'est un double-livre ...

Martine Lerude : *La psychanalyse aujourd'hui*, était une revue dirigée par Sacha Nacht, qui fut le grand ami de Lacan jusqu'à la rupture de 1953. Ce double numéro réunissait les textes d'analystes qui étaient restés, ou qui s'étaient inscrits à L'Institut de psychanalyse. Lacan, en s'appuyant sur ce travail collectif, va critiquer, article par article, cette promotion qui est donnée à ce terme de *relation d'objet* qui n'existe pas chez Freud. Et bien que la question de l'objet surgisse sous la plume de Freud, on ne trouve pas la formulation *relation d'objet*. Lacan, donc, insiste sur les conséquences de ce glissement curieux qui met la relation d'objet au premier plan.

« *Non seulement l'analyse a mis en valeur le rôle de la sexualité, mais elle a introduit en même temps que cette notion... [Voyez ce terme de notion qui revient sans arrêt] la notion de paradoxe, de difficultés essentielles internes, si l'on peut dire, à l'approche de l'objet sexuel.* » Eh bien c'est là, sur les traces de cette difficulté essentielle interne et paradoxale à l'approche de l'objet sexuel qu'il va essayer, lui, de faire une hypothèse, qu'il ne va pas appeler psychogenèse, d'autant qu'il veut démontrer les erreurs dans les psychogenèses qui ont été conçues par d'autres. Néanmoins, il s'agit, malgré toute sa prudence, de retourner à point d'origine. Ainsi, quand il commence la leçon 4, il écrit ce tableau déjà mis en place dans la leçon précédente. Et pour bien comprendre le tableau, il faut penser la question du manque. C'est-à-dire que c'est en inscrivant la catégorie du manque qu'on peut ensuite mettre en place ce qu'il en est de l'objet et de l'agent. Et c'est cette catégorie du manque que Lacan va tirer de tous ces textes, puisque c'est justement cette catégorie qui n'est pas prise en considération par les différents auteurs.

Pour lire ce tableau, il faut toujours lire la catégorie du manque, qu'il s'agisse de la *frustration* dans sa position centrale, qui est un manque imaginaire, de la *castration* qui est un manque symbolique ou de la *privation* qui est un manque

réel. Les articulations concernant l'agent et l'objet se déclinent ensuite logiquement en faisant jouer les trois instances.

Revenons à la glissade que Lacan trouve dans ces textes sur la relation d'objet. Cette glissade mène à la notion harmonique de l'objet, à la complémentarité, la fameuse oblativité génitale, qui se trouve, nous dit-il à distance de ce que Freud élaborait dans *Les Trois essais*. Et à ce moment-là, très vite, il va nous faire une citation de Freud qu'il trouve dans *Pulsions et destins des pulsions* et qui concerne l'objet, pas le manque d'objet, mais l'objet. Alors cette citation que Jean-Paul a prise fidèlement dans le texte de Lacan m'a mise dans un état de perplexité, la voici : « *L'objet de la pulsion est celui à travers lequel "l'instinct" peut atteindre son but. Il est ce qu'il y a de plus variable dans l'instinct. Rien qui ne lui soit originairement accroché, mais quelque chose qui lui est subordonné seulement par suite de son appropriation ou de la possibilité de son apaisement.* »

Ma perplexité porte sur l'objet de la pulsion et le terme d'instinct associés dans la même phrase. J'ai d'abord pensé qu'à ce moment-là on avait traduit *Trieb* par instinct. Certes, mais la phrase commence par « l'objet de la pulsion ». Est-ce que Lacan cherche à établir une distinction, une division entre la pulsion et l'instinct et du même coup entre les objets ? D'autant que la question de la division est présente tout au long de ces premières leçons. Par exemple, dans une leçon précédente, lorsqu'il oppose le principe de plaisir au principe de réalité, il va ensuite diviser l'un et l'autre. Ainsi, dans le principe du plaisir il distingue deux versants : celui qui vise la tension minimum et celui qui vise à maintenir l'érection du désir, puisque *Lust* en allemand signifie aussi envie et désir.

Voyez, il va donc introduire une division dans la définition même du principe de plaisir. De la même manière, il introduit une division à l'intérieur du principe de réalité. Ce principe de réalité dont il nous dit que, finalement, ça pourrait consister à s'adapter à la réalité, à accepter un certain nombre de restrictions, mais pas seulement. Ça consiste aussi à faire des détours par rapport à la réalité.

Et ce qui est frappant dans ces premières leçons, c'est la manière dont chaque fois qu'il évoque une notion, il veut aussitôt en montrer la discordance interne, discordance interne qui n'est rien d'autre que la division de la notion. En lisant la citation, je m'arrête sur l'idée qu'il y aurait une différence entre pulsion et instinct et que Lacan y a lu cette discordance. Je suis allée voir le texte allemand. Freud n'utilise qu'un seul terme, *Trieb*, il s'agit uniquement de la pulsion et il s'agit de faire valoir que l'objet dans la pulsion est un objet complètement indifférent. C'est ça, la suite de la citation. J'insiste sur ce point parce qu'on rencontre une espèce de mécanique systématique qui est la suivante : chaque fois que Lacan nous propose une notion, celle-ci est à la fois fixée et en même temps divisée. Ça me paraît être un point tout à fait important.

Quelle est la thèse de Lacan ? Il nous dit, et il le répète, qu'il n'y a pas d'harmonie préétablie entre l'objet et la tendance. La tendance, c'est une autre manière de dire la pulsion, le *Trieb*, le *Treiben* ou aussi *drive* en anglais puisque ce sera en anglais la traduction de « pulsion », ce sera *drive* et pas *instinct*.

Jean-Paul Beaumont ...dans *La Standard*, c'est *instinct*.

Martine Lerude : C'est *instinct* dans *La Standard* mais après...

Jean-Paul Beaumont : il propose de mettre *drive* parce que ça sonne comme *Trieb*

Martine Lerude : Oui, mais ensuite *drive* sera la traduction choisie.

Jean-Paul Beaumont : oui, c'est dans *La Standard* qu'utilise Lacan, c'est pour ça que j'ai mis "instinct" entre guillemets, c'est "instinct" qui traduit pulsion, qui traduit *Trieb*...

Martine Lerude : En anglais dans *La Standard* des années 5... mais la traduction française est pulsion après avoir été instinct. Cet objet, cet objet dont il nous dit qu'il n'est jamais qu'un objet retrouvé, à partir de quoi alors ? Il utilise le mot allemand, à partir d'une *Findung*, d'une trouvaille primitive ou d'une

rencontre primitive plutôt. Cet objet est *Wiederfindung*, est de l'ordre d'une retrouvaille. Mais cet objet retrouvé est toujours inadéquat, il se dérobe partiellement à la saisie conceptuelle, partiellement.

À partir de ces remarques, Lacan revient sur son objectif, qui consiste à serrer la notion de *frustration*, telle qu'elle est écrite et mise au centre de la théorie psychanalytique actuelle. Qu'est-ce qui a nécessité cette notion de *frustration* ? Dans quelle mesure convient-il de la rectifier, de la critiquer pour la rendre utilisable et cohérente avec la doctrine ?

Alors, bien-sûr, il répète, il insiste : il s'agit pour lui de distinguer trois termes Castration/frustration/Privation qui sont trois catégories du manque. J'aime bien cette formule, « catégories du manque ». Contrairement au mot « manque » que je trouve très flou, la formule « catégories du manque » marque les différences.

La *castration*, on le sait, est liée à l'ordre symbolique, elle est liée à la position centrale qui a été donnée dans la doctrine au complexe d'Œdipe. Elle est l'élément d'articulation essentiel de toute l'évolution de la sexualité. La sexualité est, pour le sujet névrosé, dépendante de l'organisation œdipienne, autrement dit, c'est l'Œdipe qui peut donner au sujet les clefs et les modalités identificatoires, ce qu'il pourra faire en tant qu'homme ou en tant que femme.

Le complexe d'Œdipe, rappelle Lacan, comprend la notion de loi. Il se situe au niveau de la dette symbolique. Ce qui est mis en jeu dans cette dette symbolique est institué par la *castration*, qui concerne un objet imaginaire, le phallus, c'est ce que Freud a affirmé. Il l'affirme, je crois, d'une façon tout à fait claire dans son texte de 1921, *L'Organisation génitale infantile*. Et c'est dans ce texte-là que Freud remplace le terme de génitalité, d'accès à la génitalité, par le terme « phallus ». Et c'est en suivant Freud que Lacan peut dire que le phallus est un objet imaginaire

car Freud le situe comme représentant imaginaire de la jouissance partagée de l'homme et de la femme.

Retour au tableau : la *castration*, liée au complexe d'Œdipe, vise un objet imaginaire, le phallus.

La *frustration*, est en position centrale du tableau. Il faut d'abord remarquer que si la notion de désir, c'est Lacan qui parle : « *si la notion de désir a été mise par Freud au centre de la conflictualité analytique, c'est aussi le désir qui amène les sujets à faire une analyse.* » cette notion de désir a été mise, par Freud, dans une position centrale en mettant l'accent, nous dit Lacan, sur la *frustration*, et d'ajouter qu'on ne déroge pas beaucoup à cette notion centrale dans la dialectique freudienne.

Alors pourquoi est-ce qu'on ne déroge pas beaucoup à cette notion centrale ? parce que la question du désir peut se lire aussi bien versus satisfaction que versus non-satisfaction du côté de cette *frustration*. L'important, pour Lacan, c'est de saisir ce que cette notion veut dire. Je n'invente rien avec ce mot de notion qui est toujours là et qui va y être quatre fois, je cite Lacan : « *comment elle a été introduite et à quoi elle se rapporte* ».

Cette notion de *frustration* mise au premier plan de la théorie analytique par ses copains de l'Institut est liée à l'investigation, rappelle-t- il, des traumatismes, des fixations, des impressions d'expériences pré-œdipiennes. Il dit pré-œdipiennes à ce moment-là. C'est un peu embêtant parce que dans une leçon précédente, il a bien distingué ce qui était le pré-œdipien du pré-génital, et c'est un peu dommage que là, il aille trop vite, parce que le pré-génital ne peut devenir pré-œdipien que dans un après-coup de l'Œdipe.

Jean-Paul Beaumont : Il le dit dans la phrase suivante...

Martine Lerude : C'est dans la leçon précédente, je me permets de souligner ce point : quand il distingue le pré-œdipien du pré-génital c'est peut-être une manière de nous rappeler que le pré-génital devra être interprété par l'Œdipe dans un temps second, et que ce sera rétroactivement que l'on pourra parler de pré-œdipien. Ce qui veut dire que ces impressions d'expériences pré-œdipiennes ne sont pas extérieures à l'Œdipe, mais qu'elles en donnent le terrain préparatoire. Elles modèlent le versant selon lequel l'Œdipe sera amené à s'infléchir. Bien entendu ce qui se passe avant l'Œdipe...

Jean-Paul Beaumont : Non c'est dans la leçon 4, c'est juste après...

Martine Lerude : Je me suis trompée alors. Je crois que dans la leçon précédente, il fait la distinction de façon plus radicale - ce qui se passe avant l'Œdipe bien sûr va être interprété par la situation œdipienne, donc ce qu'il appelle ces impressions, ou ces traumatismes vont donner en quelque sorte le premier modèle, un terrain préparatoire, qui passera par les fourches caudines de l'Œdipe c'est-à-dire par une interprétation.

Si cette notion de *frustration* est liée au premier âge de la vie, cela veut dire qu'elle est liée à un mode de relation qui introduit la question du réel dans le progrès de l'expérience analytique. Car c'est par la manière dont cette notion de *frustration* se présente dans la cure, que va se trouver posée la question du réel.

Avec la notion de frustration dit-il, on retrouve les notions de satisfaction, de gratification qui sont adéquates au développement du jeune sujet ; les métaphores quantitatives sont aussitôt associées et traduisent les appréciations cliniques de plus ou moins complète saturation ou, au contraire, de carences.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Que c'est avec cette catégorie du manque, qui est un manque imaginaire concernant, comme il l'a déjà dit, un objet réel, que cet objet va être soumis à du trop, du pas assez, à des carences, des excès, de la

saturation. Il y a là une espèce de mesure qui est toute prête, et les métaphores quantitatives qui sont associées à la *frustration* en rendent compte.

Dans cette littérature analytique que Lacan convoque, il remarque que le centre d'intérêt est déplacé, « *que le sens peut être mis sur certaines conditions réelles repérées dans les antécédents du sujet* ». Comment entendre que le sens donné à la frustration puisse être mis sur certaines conditions réelles repérées dans les antécédents du sujet ? Ça veut dire que dans la cure, il était habituel, à l'époque, d'attribuer une importance décisive aux événements repérés comme des conditions réelles, et d'expliquer ainsi les symptômes du patient.

C'est un point important, pourquoi ? Parce qu'on ne cesse pas d'oublier, et c'est ce que faisait remarquer Moustapha Safouan en 2003 dans un article sur *Le discours de Rome 50 ans après*, que la cure est une expérience de discours, et qu'il ne s'agit pas d'aller repérer des soi-disant événements ou antécédents qui viendraient expliquer quelque chose de l'ordre d'une réalité, voire nommés réels pour un patient, mais que c'est une expérience de discours, et c'est ça qui ne cesse pas de tomber dans l'oubli. Je ferme ma parenthèse.

Jean-Paul Beaumont : Il faut rappeler ce que c'est qu'un discours. Le discours s'oppose au récit. Le récit, c'est quand je raconte une histoire : « La marquise est sortie à cinq heures », ce que vous voulez, une histoire quelconque. Le discours suppose qu'il y ait un *je* et un *tu*.

Martine Lerude : « *Longtemps je me suis couchée de bonne heure.* »

Jean-Paul Beaumont : « *Longtemps je me suis couchée de bonne heure* » c'est déjà un discours, parce que le discours suppose qu'il y ait un *je* et un *tu*. Un discours, c'est toujours quelque chose qui vient d'un sujet, même si le sujet est éventuellement supposé. Et ça s'adresse à quelqu'un.

C'est pour cela que dans l'expérience de l'analyse, il ne s'agit pas de reprendre le récit de ce qui s'est passé. C'est quelque chose qui se passe dans le moment même où le patient est en analyse, où il s'adresse à l'analyste. C'est ce que Martine dit, n'est-ce pas ? Et c'est en cela que c'est un discours, ce n'est pas le discours de M. Juppé par exemple...

Martine Lerude :

Lacan souligne que la *frustration*, est considérée, par les auteurs cités, comme une sorte « *d'impression réelle* » vécue dans une période où la relation avec l'objet dit réel, c'est-à-dire centrée sur l'image primordiale du sein maternel, va donner lieu aux premières fixations, premières fixations à partir desquelles les différents types de stades instinctuels se déduisent. Lacan dénonce cette théorie qui aboutit aux stades instinctuels, car elle produit « *une sorte d'anatomie imaginaire du développement du sujet* ». Je trouve cette formule bienvenue, parce qu'il s'agit, pour ces auteurs, de retrouver, via la frustration, la relation première avec cet objet réel, le sein, posée comme l'origine de toute la déclinaison des différents stades de développement.

Lacan ne dénonce pas directement les stades, il n'est pas en train de dire que les stades relèvent d'une fausse chronologie, ou d'une psychogenèse à la noix, mais en même temps, c'est cette conception à partir de la frustration, qu'il considère comme erronée : il en dénonce la construction imaginaire, cette sorte « *d'anatomie imaginaire du développement du sujet* » et l'usage du terme *objet réel*.

Qu'est-ce que ce rapport le plus primitif avec l'objet réel ? À ce propos il introduit la question de l'auto-érotisme, du stade de l'auto-érotisme, tel que Freud l'a considéré et que certains (toujours les mêmes, les auteurs de la Relation d'objet) continuent de maintenir aujourd'hui comme le rapport primitif entre l'enfant et cet objet maternel primordial.

Et il va alors évoquer différentes théories post-freudiennes : celle du couple Balint et celle de Mélanie Klein. Il avait déjà beaucoup parlé de Winnicott auparavant. Il rappelle que la théorie du *primary love* d'Alice Balint cherche à concilier la notion d'auto-érotisme avec celle de la réalité de l'objet nourriture. C'est, dit-il, *La seule forme d'amour dans laquelle l'égoïsme - de l'auto-érotisme - et le don de la nourriture sont parfaitement conciliables*. Cette théorie suppose de poser l'existence d'une parfaite réciprocité de la position de l'enfant et de la position de la mère. Lacan ne cessera pas, tout au long des séminaires suivants, d'en démontrer le caractère imaginaire : l'idée d'une unité accomplie parfaite entre la mère et l'enfant est de l'ordre de l'imaginaire, du mythe. Et lorsque, des années plus tard, il évoquera la question du *Un Imaginaire*, il fera référence à l'image comblante mythique de cette réciprocité supposée, accomplie, parfaite, de cette complémentarité des deux pôles mère et enfant.

Dans cette leçon, il parle des deux pôles du besoin et de « *réciprocité dans la position de l'enfant qui exige de sa mère et de la mère qui exige de l'enfant* ». C'est parfait, cette théorie s'appuie sur un *Un* magnifique, imaginaire. Mais « *c'est contraire, dit Lacan, à toute l'expérience clinique, car les sujets ne parlent que de discordance fondamentale* ».

Là encore, le mot *discordance* est un mot tout à fait essentiel. Lacan se moque de ce soi-disant amour parfait complémentaire, si contraire à la clinique, qui ne parle que de discordance. « *Les Balint, nous dit-il, alors là on passe au couple, pour donner corps à leur propos, parlent du rapport mère enfant naturel chez les sauvages.* » C'est une petite note amusante, et Lacan remarque qu'il leur faut aller chercher la preuve ailleurs, au pays des rêves, chez les sauvages... preuve un peu curieuse, et comme dit Lacan, *c'est toujours ailleurs, là où la mère a toujours l'enfant sur son dos, qu'on va trouver cette image idéale, cette position idéale voir idéaliste, dit-il, d'un amour strictement complémentaire, en quelque sorte destiné par lui-même à trouver sa réciprocité* ». Et on n'est pas sorti de cette représentation. Mélanie Klein ne s'en sort pas mieux, et il insiste sur sa

conception, sur la dimension mythique qu'elle apporte elle aussi. Il y a donc le mythe qui est apporté par Balint et le mythe apporté par Mélanie Klein. Tous deux sont dans l'imaginaire du *Un* de la réciprocité parfaite mère-enfant. D'ailleurs, remarque Lacan, Mélanie Klein ne fait rien d'autre que lire de manière rétro-active la structure œdipienne. C'est-à-dire, une manière de symboliser ce chaos originaire.

Encore une fois, même pour Mélanie Klein, l'Œdipe est déjà là, avec ses vertus interprétatives. Même si tout est morcelé, si on n'a affaire qu'à des pénis morcelés, des frères, des sœurs, tout ça, en morceaux à l'intérieur du corps maternel, l'articulation de tout ça par rapport à l'enfant se fera effectivement par la mise en place d'une dimension symbolique, d'une organisation symbolique, qui n'est rien d'autre que l'Œdipe .

Après ces évocations théoriques, Lacan affirme « *que toute articulation théorique est en quelque sorte purement hypothétique* », et cela me paraît très important, « *qui nous permet de donner au départ quelque chose qui peut mieux satisfaire notre idée des harmonies naturelles, mais qui n'est pas conforme avec ce que nous montre l'expérience.* ». Bien que l'idée d'harmonies naturelles ne soit pas conforme à l'expérience, c'est une articulation théorique qui a sa fonction d'hypothèse. Parce que c'est aussi avec des hypothèses que l'on va pouvoir travailler avec les enfants. Que les hypothèses soient fausses au fond, peu importe, car elles permettent d'introduire une dimension symbolique dans le chaos, par rapport à cette confusion qui reste au niveau primordial mère-enfant.

Et après ces remarques, Lacan revient à la question de la *frustration*. J'ai du mal à faire émerger les points forts de cette leçon car j'étais captivée par la dialectique subtile que Lacan développe. En effet, dès que l'on serre un point et qu'on l'isole, on est du côté d'une affirmation, d'une positivation et on manque, le contrepoint, contrepoints, discordances que Lacan ne cesse de faire valoir.

L'objet réel

Dans le tableau : la *frustration* s'inscrit dans la catégorie du manque imaginaire, mais l'objet est réel. L'objet réel c'est la relation directe avec la mère : *« Il y a l'objet réel et comme on nous dit, il est bien certain qu'un objet peut commencer à exercer son influence dans les relations du sujet bien avant d'avoir été perçu comme objet. L'objet réel, là en l'occurrence, la relation directe c'est la relation directe avec la mère. Et c'est uniquement en fonction de cette périodicité où peuvent apparaître des trous, des carences que va s'établir un certain mode de relation du sujet dans lequel nous pouvons introduire quelque chose qui pour l'instant ne nécessiterait absolument pas pour nous d'admettre que pour le sujet il y ait distinction d'un moi et d'un non moi. »*

Ce sujet évoqué ici est le sujet protopathique, celui d'avant la rencontre avec le signifiant venu de l'Autre réel. Ce sujet situé au départ du graphe n'a pas encore constitué l'image de son moi. Ce sujet d'avant le sujet ne sait même pas quel est cet objet, bien qu'il soit en relation directe avec un objet.

Ce qui nous renvoie à la première leçon, au schéma du rapport du sujet au petit a en passant par le grand Autre : *« la notion, je l'ai encore entourée, dans ce rapport fondamental de la mère à l'enfant ou de l'enfant à la mère, qui est rapport de manque à quelque chose qui est en effet l'objet, mais l'objet en tant qu'il n'a d'instance que par rapport au manque. »*

L'objet n'est pas la mère mais la relation directe à la mère, le rapport fondamental au manque. Et la notion d'agent devient essentielle. L'agent dans l'occasion, c'est la mère. Pourquoi la notion d'agent apparaît -elle à ce moment-là ? Parce que tant que l'affaire était duelle, c'est-à-dire sujet-objet, la mère était l'objet. C'était un objet en tant qu'il pouvait manquer. Il s'agit de faire intervenir le troisième terme qui est là, qu'il va nommer *l'agent*. Coup de force de Lacan qui, en introduisant ce troisième terme, établit une nouvelle dialectique, sujet, objet, agent, de ce moment inaugural. Il revient alors à Freud observant son petit fils de 18 mois qui jouait avec une bobine.

Vous vous souvenez de ce jeu de l'enfant qui est dans son lit, sa mère s'est absentée, il lance une bobine et il scande le moment où il la lance d'un *O* et le moment où elle lui revient d'un *A*, alternance de *O* et de *A* que Freud reconnaît aussitôt comme *Fort* et *Da*. Ces *O* et *A* ne prennent sens, ne peuvent être interprétés que dans la langue allemande où ces prépositions, *fort-da* ont une place fondamentale dans la grammaire. Je tiens beaucoup à souligner ce point car ces particules verbales indiquent la mise en place précoce de la grammaire de la langue.

Lorsque j'étais à Berlin, une patiente, fille d'un couple franco-allemand, grandie en France, était mariée à un allemand et habitait Berlin depuis plusieurs années. Elle avait une fille âgée de 2 ans élevée en langue allemande. Sa sœur restée en France, mariée à un français, avait aussi une fille de deux ans, élevée en français. Et ma patiente me rapporta l'observation suivante. Les deux petites filles étaient réunies pour jouer et elles s'amusaient à lancer des boulettes de papier dans une corbeille à papier. La petite française disait « *Pati! Tombé!* », parti, tombé, parti, tombé... La petite fille allemande elle disait « *Raus... über... drin* ». Elle n'utilisait que trois propositions, qui étaient des propositions verbales de mouvement. C'est-à-dire que la grammaire était là en place, il y en avait une qui indiquait les mouvements et la chute : ça montait et ça allait tomber dans la corbeille, en dehors, *raus, über, drin*, et puis la petite Française, elle, utilisait des participes passés. Donc, cette question de la langue est tout à fait essentielle, et de ce qu'on va entendre chez un enfant, la manière dont on va découper les phonèmes, quand les phonèmes vont se mettre à faire sens, est tout à fait fondamentale. Ce qui a lieu dans une langue n'aura pas lieu dans une autre langue où autre chose aura lieu.

Freud y a décrypté le mouvement du *Fort-Da*, et Lacan a insisté sur le couplage de la présence et de l'absence de la bobine, en remarquant que ce couplage présence-absence est en place très précocement. Il l'associe à la présence-absence de la mère, et ce n'est pas par hasard qu'il cite l'exemple freudien. Il affirme alors

que la mère est l'agent de cette frustration, à une certaine étape du développement, qui est celui, dit-il, de la position dépressive. Là il reprend un terme kleinien. Mais, dit-il : « *dans cette caractéristique de la présence-absence, non seulement elle est objectivement — il y a une opposition comme telle — mais elle est aussi articulée par le sujet comme telle* ». C'est ce qui est important, non seulement l'opposition, mais l'articulation en tant que cette présence-absence est centrée autour de quelque chose, ce quelque chose qui, pour le sujet, est articulé, dit-il, que l'objet maternel est ici appelé quand il est absent, et il est rejeté, selon un même registre, par une vocalise quand il est présent. C'est-à-dire qu'effectivement, Lacan en a parlé dans le *Séminaire I* et il va en parler régulièrement tout au long de ses séminaires, en en faisant d'ailleurs des choses tout à fait différentes, il dira que l'enfant peut s'identifier à l'objet, ou s'identifier à la mère. Il pourra aussi dire qu'il y a là la première relation de dépendance qui s'inscrit, c'est la position masochiste fondamentale (dans le *Séminaire I*).

Alors il souligne cette scansion, cette scansion des « O » et des « A », cette scansion de l'appel. « *Ça ne donne pas, dit-il, tout l'ordre symbolique, mais il y a là dans cette scansion l'amorce qui nous permet de dégager comme un élément distinct de la relation d'objet réel, quelque chose d'autre... quelque chose d'autre qui est très précisément ce qui va offrir pour la suite la possibilité du rapport, de ce rapport de l'enfant à un objet réel avec sa scansion : les marques, les traces qui en restent, donc ce qui offre **la possibilité du rapport de cette relation réelle avec une relation symbolique comme telle*** ». Relation réelle donc à la mère, mais que l'alternance de présence-absence vient inscrire en scansions, scansions qui constituent ce premier temps qui ouvre à une relation symbolique avec la mère. Donc on est encore une fois dans quelque chose de très dialectique. C'est-à-dire, on croit qu'on est là en arrêt, que la mère serait l'objet réel, mais pas du tout ! Parce que, justement, elle est dans la présence-absence et que celle-ci est rythmée, on peut l'écrire par une série « plus, moins, plus, moins ». On pourrait d'ailleurs regrouper

autrement et trouver... [dans la salle : « une loi »]. Une loi, oui ! Là, on a une espèce de prémisse de la relation symbolique comme telle.

Alors, vous voyez, on a aussi cette division, c'est-à-dire qu'à la fois la mère est du côté de l'objet réel, mais elle est aussi du côté de la relation symbolique, car il n'y a pas de compartiments clos étanches nommés symbolique, réel et imaginaire. Dès qu'on croit être du côté de l'objet réel, eh bien on est du côté du symbolique. Il y a quelque chose de l'ordre d'un mouvement qui est à l'œuvre, qui anime et relie les trois instances comme le noeud borroméen pourra en rendre compte dans les séminaires tardifs de Lacan.

Lacan, je crois, veut montrer que la relation à la personne constituant le couple d'opposition présence-absence introduit l'enfant, effectivement, à cette dimension symbolique. « *Nous avons donc l'enfant, dit-il, entre la notion d'un agent, d'un agent réel, d'un agent qui va devenir symbolique, qui participe de l'ordre de la symbolicité* ». La symbolicité, nous l'avons vu, c'est le couple d'opposition présence-absence. C'est effectivement la condition d'un ordre, d'un ordre symbolique. Il revient là-dessus : « *Comment devenons-nous concevoir **le moment de virage** où cette relation primordiale à l'objet réel peut s'ouvrir à quelque chose d'autre ?* »

Vous le voyez, Lacan revient sur le moment de virage. Ça ne veut pas dire que l'objet réel va devenir symbolique, ça veut dire qu'il peut s'ouvrir à quelque chose d'autre. « *Qu'est-ce à la vérité que le véritable virage, le moment tournant - le moment tournant - où la dialectique mère-enfant s'ouvre à une relation plus complexe, s'ouvre à d'autres éléments qui vont y introduire à proprement parler ce que nous avons appelé dialectique ?* »

Tout l'enjeu de cette leçon consiste à faire valoir, à déployer la dialectique mère-enfant-phallus. Et pour déployer cette dialectique, il part de ce moment mythique, duel, et passe à cette ouverture, cette première mise en place de la

symbolisation. On a alors ces trois termes : l'agent symbolique, la catégorie du manque imaginaire, l'objet réel, qui va être distribué par l'agent symbolique.

L'ouverture de cette dialectique pose la question de savoir : « *Si ce qui constitue l'agent symbolique, c'est-à-dire la mère, essentiel de la relation de l'enfant à cet objet réel.* ». L'objet réel, c'est ce que la mère va lui donner : le sein, par exemple, « *qu'est-ce qu'il se produit si elle ne répond plus ? Si à cet appel - l'appel de l'enfant -, elle ne répond plus* ». Qu'est-ce qui se produit ? Eh bien dit Lacan « *si elle ne répond plus, si elle déchoit, cette structuration symbolique qui la fait objet présent-absent en fonction de l'appel, elle devient réelle à partir de ce moment-là...*

Alors voyez, il y a là trois termes distincts : il a l'objet réel, dispensé par la mère, il y a l'agent symbolique, qui est la fonction de la mère, et si elle ne répond plus ? Car au fond, l'agent répondait en fonction de l'appel, les A et les O de l'enfant, le petit fils de Freud... il y a cet appel, cette rythmicité, cette rythmicité de sa présence-absence en fonction de l'appel... si elle ne répond plus, eh bien, elle, cette mère qui était là inscrite dans la structuration symbolique, elle devient réelle...

Elle devient réelle pourquoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Elle devient réelle à partir du moment où elle ne répond plus, qu'elles qu'en soient les causes. Qu'elle soit malade ou qu'elle ne veuille plus répondre : « *elle devient quelque chose où entre aussi, dit Lacan, l'amorce de la structuration de toute la réalité pour la suite parce qu'elle devient une puissance* » .

C'est le moment, je crois, le plus délicat de cette leçon. Je ne sais pas si tu en es d'accord, Jean-Paul ? C'est-à-dire qu'au moment où la mère, parce qu'elle ne répond plus à l'appel, où elle n'est plus, je dirais, celle qui assure cette fonction d'agent symbolique – on est toujours dans le tableau médian de la *frustration* –, elle devient une puissance, et ça a des conséquences, nous dit-il : là entre en jeu « *l'amorce de la structuration de toute la réalité pour la suite* » .

Ainsi, quand la mère devient réelle, elle devient donc toute-puissante, et c'est d'elle que, pour l'enfant, nous dit-il, va dépendre l'accès à ses objets de satisfaction. Il va dire un peu plus loin, oui, c'est très facile, on parle toujours de la toute-puissance de l'enfant sur la mère, eh bien ça, c'est complètement faux, « *Ce n'est pas l'enfant qui est tout puissant et qui, lui, va imposer son caprice, ou son rythme. Cette toute puissance, elle vient de la mère, à partir du moment où elle n'est plus seulement l'agent de cette fonction symbolique, c'est-à-dire où cette part de réel, parce qu'elle vient à manquer, c'est à ce moment-là que l'objet qu'elle distribue, la nourriture par exemple, cet objet-là va prendre une autre valeur, c'est-à-dire la valeur d'un don* ». C'est pour ça qu'il ne faut pas se presser d'aller écrire les choses dans le tableau, mais il faut entendre comment Lacan fait valoir une dialectique. Au début, la mère est réelle. C'est elle qui a le sein et qui distribue cet objet de nourriture à l'enfant. Puis ça se structure de manière symbolique (grâce à la scansion présence-absence du *Fort-Da*). Mais il peut y avoir des accidents. Elle peut venir à manquer. Et à ce moment-là, quand elle manque, quand la scansion présence-absence est interrompue, c'est la toute-puissance qu'il fait valoir. Mais la toute-puissance réelle, pas une toute-puissance imaginaire. Si vous voulez, Lacan ne cesse pas de passer d'un registre à l'autre pour faire valoir effectivement cette dialectique, et ensuite pour faire intervenir l'élément tiers qui est le phallus. Parce que là il ne l'a pas encore fait. C'est vrai, qu'il n'a pas encore fait intervenir le phallus. Jean-Paul, tu m'interromps...

Jean-Paul Beaumont : Comme premier temps, il me semble que ce que dit Lacan, c'est que l'objet... l'enfant a l'objet, si la mère est suffisamment bonne, comme dit l'autre, c'est Winnicott, si jamais la mère est suffisamment bonne l'enfant a l'objet, simplement, c'est parce qu'il a l'objet quand il a faim qu'il peut mettre à la mère une fonction symbolique, de cette manière paradoxale que dit Freud, il va dire : « en dehors », quand justement la mère est là, la boule est là...

Martine Lerude : Et c'est quand elle est là qu'il va dire : « Dehors »...

Jean-Paul Beaumont : Il va dire *Fort* quand justement la boule est là. Donc au départ l'objet est bien réel. Il est donné au fur et à mesure de ses besoins, mais il va introduire la personne qui lui donne cet objet qui est le sein, sous un aspect symbolique. C'est-à-dire qu'elle peut être là ou pas là, en la symbolisant à travers la boule, ça c'est le premier temps. Dans ce cas-là, l'objet est réel, et la mère est symbolique. Si la mère au contraire est soit folle, qu'elle fait n'importe quoi, soit si elle ne répond pas du tout, dans ce cas-là, c'est la mère qui devient une puissance, et l'objet qui devient...

Martine Lerude : La mère devient réelle à ce moment-là...

Jean-Paul Beaumont : Elle devient une puissance réelle, puissance qu'il faut entendre aussi bien comme la puissance, *potentat*. Elle est en puissance de faire les choses. Elle est aussi en puissance dans la mesure où elle peut être là ou pas là. Puissance dans le sens de virtuelle, dans ce cas-là. Dans ce cas-là, l'objet sera symbolisé, il y aura une espèce de bascule, dit Lacan, parce que l'objet deviendra le gage de son amour ou pas...

Martine Lerude : Il devient ou prend la fonction de don...

Jean-Paul Beaumont : Il sera là ou pas là, mais il pourra intervenir dans la fonction de don, témoin de l'amour de la mère. Que dans un troisième temps la mère s'intéresse ailleurs à un objet qui est imaginaire, qui va constituer une sorte de tiers, c'est ce que Lacan va développer dans l'exemple d'Anne-Lise Schnurmann après. Il y a les trois temps. Le premier temps, de la symbolisation, c'est l'enfant qui va l'opérer avec la petite boule parce que justement il ne manque pas de l'objet. Deuxième temps où la mère devient réelle et l'objet devient symbolique. Troisième temps où il y a cet objet imaginaire paradoxal, qui est le phallus...

Martine Lerude : On n'en est pas encore là...

Jean-Paul Beaumont : ...qui va s'introduire en tiers dans la relation de l'enfant et de la mère... Tu es d'accord Martine ?

Martine Lerude : Oui, je crois que c'est ce que j'ai essayé de déployer... Mais...

Karen Veloso : La confusion pour moi, c'est la question que... je mets en relation les trois registres : donc, quand pour la castration, l'agent est réel, alors qu'on parle de frustration et d'une mère qui vient vraiment réellement à manquer à la demande, du moment qu'elle devient agent réel, dans le cas de la frustration... enfin j'essaye d'articuler les trois registres....

Martine Lerude : Oui mais je crois qu'il ne faut pas essayer d'articuler, à ce moment-là du moins, il faut essayer de suivre, justement, la dialectique qu'il est en train de décrire. Parce que vous voyez, là, c'est des cases, il n'y a pas de mouvement inscrit. Tandis que Lacan nous amène à ce tournant, c'est-à-dire, à ce moment de virage. Et le moment de virage n'est pas l'inscription dans une autre case mais un moment de discordance. Qu'est-ce que l'enfant est pour la mère, quand elle est dans cette position de toute puissance ? Il devient un objet de don. C'est quelque chose de tout à fait particulier. Quand il devient effectivement un objet de don, c'est toute la question du don d'amour qui est posée. Mais qu'est-ce qu'elle aime en lui ? Je vais dire les choses d'une façon très simple. Qu'est-ce qu'elle aime ? Comment est-il aimé par sa mère ? A quel titre est-il aimé ? Et cette question surgit quand Lacan introduit le phallus imaginaire qui va redonner encore un ressort supplémentaire à la dialectique qu'il a déjà commencé à développer.

Si le tableau est intéressant pour distinguer de manière très formelle les trois catégories de manque d'objet, le moment de virage est une hypothèse dialectique qui se démarque complètement de Madame Balint et de Mélanie Klein aussi bien. Tu es d'accord Jean-Paul ?

Jean-Paul Beaumont : Je suis assez d'accord. Si on voulait vraiment le faire tenir dans le tableau, il faudrait mettre la *frustration* en premier, donc on aurait l'objet qui serait réel et l'agent qui serait symbolique, c'est le premier temps qu'on disait tout à l'heure avec le *fort-da* et l'indisponibilité de l'objet. Ensuite, on passerait à la *privation* où ça serait l'objet qui serait symbolique comme le dit Lacan. Simplement, l'ambiguïté du tableau vient qu'en fait c'est le trop réel, qui témoignerait de la mère comme réelle, qui n'est pas là, et le fait que ...(inaudible). Le troisième temps, ça serait effectivement la *castration* si on voulait mettre absolument, on pourrait forcer un peu les choses. Mais c'est vrai qu'il ne le dit pas là.

Martine Lerude : Ecoute, je crois qu'on n'a pas intérêt à rester fixés sur le tableau. Je crois que le forçage, pardonne-moi Jean Paul, ferait manquer justement la finesse dialectique.

Jean-Paul Beaumont : c'est quoi la finesse dialectique, vas-y...

Martine Lerude : C'est, je crois, cette mise en tension entre cette toute puissance maternelle qui dispense des dons, et l'enfant qui devient, lui, dépendant de cette puissance. Et les objets ne sont pas seulement des objets de satisfaction, mais les objets en tant que saisissables, exigibles, ce sont des biens, en quelque sorte, qui relèvent du caprice ou du bon vouloir de la mère.

Parce qu'elle ne répond plus, elle devient réelle et l'objet, lui, devient symbolique, i.e. témoignage du don venant de la puissance maternelle. C'est ce que Jean-Paul a essayé de reprendre.

Mais voilà que Lacan va prendre l'objet et à nouveau y appliquer une division. Vous voyez, c'est pour ça que c'est très difficile d'aller vouloir coller les choses dans des cases fixes, car Lacan leur applique aussitôt une division. Alors l'objet, à partir de ce moment-là, à partir du moment où il devient don, a deux ordres de

propriétés : il est deux fois possiblement objet de satisfaction. Deux fois. Pourquoi ? D'abord parce qu'il satisfait un besoin, comme précédemment, le besoin de nourriture par exemple. Mais, pour autant, il symbolise une puissance favorable, c'est-à-dire qu'il est à la fois réel, dans la mesure où il satisfait un besoin, et en même temps il symbolise une puissance favorable. Encore une fois, Lacan introduit une nouvelle division.

Ceci est très important nous dit Lacan « *parce qu'une des notions les plus encombrantes de toute la théorie analytique telle qu'elle se formule depuis qu'elle est devenue une psychanalyse génétique (il retourne donc aux tenants de la Relation d'objet) c'est la notion d'omnipotence soi-disant de la pensée de toute-puissance qu'on impute à tout ce qui est le plus éloigné de nous. Comme il est concevable que l'enfant ait la notion de la toute-puissance, il en a en effet peut-être l'essentiel mais il est tout à fait absurde et il aboutit à des impasses de concevoir que la toute-puissance dont il s'agit c'est la sienne* ».

Et ça c'est encore une fois le génie de Lacan d'être au cœur de la clinique, alors qu'il vient de nous faire une démonstration théorique en dentelle.

La toute-puissance est effectivement du côté maternel, c'est la réalisation de la mère. On va trouver souvent ce terme de réalisation chez Lacan, ce qui signifie « ce qui devient réel », le fait que la mère devienne réelle.

Voici donc l'enfant qui est en présence de quelque chose qu'il a réalisé comme puissance dit Lacan, comme quelque chose qui tout d'un coup est passé du plan de la première connotation présence-absence, c'est-à-dire cette symbolisation archaïque, à quelque chose de réel, qui peut se refuser, et qui détient tout ce dont le sujet peut avoir besoin. Et aussi bien même s'il n'en a pas besoin. Et qui devient symbolique à partir du moment où cela dépend de cette puissance.

Donc toutes ces pages qui ont précédé convergent à ce point de passage de la première connotation présence-absence, symbolisation archaïque, à quelque

chose de réel, la mère devient réelle, la réalisation de la mère, qui peut se refuser et qui détient tout ce dont le sujet peut avoir besoin ou pas.

À la fin de la leçon, il parle de la phobie du chien, cas rapporté par Anna Freud. C'est à ce point que Lacan va introduire le phallus. Et le phallus à ce moment-là est défini, en référence à Freud, comme imaginaire. Pas question de le confondre avec le pénis de la réalité même s'il en a la forme érigée. Ce phallus dont la présence dans l'imaginaire se trouve plus importante pour celles qui en sont dépourvues que pour celui qui peut s'assurer d'en avoir la réalité. Alors, il va à nouveau confronter la mère et l'enfant avec ce que disent Michael et Alice Balint et les époux Mortimer. Il évoque les Balint pour à nouveau parler du Un mythique puis il revient à Freud qui affirmait que la femme a dans ses manques d'objets essentiels le phallus, et que ça a le rapport le plus étroit avec sa relation à l'enfant, car la femme trouve, dans l'enfant, une satisfaction. Elle trouve en lui quelque chose qui la calme, plus ou moins bien, c'est-à-dire qui calme plus ou moins bien ce besoin de phallus. Pour Freud c'était le *Penisneid*, l'envie de pénis.

Alors, (p71) « *Voilà donc, nous dit-il, la mère et l'enfant qui ont entre eux un certain rapport, l'enfant attend quelque chose de la mère, il en reçoit aussi quelque chose dans cette **dialectique*** », dialectique c'est le mot qui va revenir, « *cette dialectique dans laquelle nous ne pouvons pas ne pas introduire, ce que j'introduis maintenant. L'enfant, disons d'une façon approximative à la façon dont Monsieur et Madame BALINT le formulent, l'enfant lui se croit, peut se croire aimé pour lui-même.* » Dans cette dialectique : « *la question est celle-ci : dans toute la mesure où cette image du phallus pour la mère* » l'image du phallus, là on est bien du côté de l'imaginaire, « *n'est pas complètement ramenée à l'image de l'enfant* ». Il y a donc une division, bien sûr l'enfant va venir incarner le phallus pour la mère, mais « *pas complètement* » et c'est toujours ce « *pas complètement* » qui est intéressant. Il y a là aussi une division, une « *division de l'objet primordial désiré soi-disant, qui serait celui de la mère* », l'enfant en tant qu'il était l'objet primordial de la mère, hein, en

tant qu'il était désiré, et puis l'enfant en présence. Donc cet enfant en présence celui qui est là en chair et en os, il peut, d'une certaine façon, accomplir une sorte de saturation imaginaire pour la mère, et puis il y a aussi des effets de, de relation réelle, avec l'enfant. Ce qui fait que Lacan va trouver cette formule tout à fait formidable, il nous dit que « *l'enfant en tant que réel, en tant que corps, symbolise l'image du phallus* ».

C'est-à-dire qu'on a les trois termes, « *l'enfant en tant que réel* », mais ça n'a rien à voir avec le réel tel que Lacan a pu le définir ensuite, » symbolise l'image du phallus que la mère n'a pas. C'est-à-dire qu'il peut saturer cette image, y être en concordance absolue, ça arrive, ou au contraire être dans la réalité même de son corps, de ce qu'il est, être décalé voire à mille lieux de cette image.

Si bien que *l'enfant en tant que réel, prend pour elle, pour la mère, la fonction symbolique de son besoin imaginaire* », autre formulation, la formulation précédente étant « *symbolise l'image du phallus* », la formulation qui suit « *prend pour elle la fonction symbolique de son besoin imaginaire* ». Et bien sûr, les « *trois termes y sont, et toutes sortes de variétés vont là pouvoir s'introduire* » nous dit Lacan, « *toutes sortes de situations déjà structurées existent entre lui et la mère, à partir du moment où la mère devient réelle à l'état de puissance quelque chose ouvre pour l'enfant la possibilité d'un objet intermédiaire comme tel, comme objet de don* », c'est-à-dire qu'il revient sur cette question du don.

Alors ... « *à quel moment l'enfant peut-il entrer, peut-il assumer, d'une façon plus ou moins symbolisée, la situation imaginaire, réelle de ce qu'est le phallus pour la mère ?* » demande Lacan.

Vous voyez les termes changent de place, « *...à quel moment l'enfant peut-il assumer, d'une façon plus ou moins symbolisée, la situation imaginaire, réelle de ce qu'est le phallus pour la mère ? (p72) A quel moment l'enfant peut-il se sentir dépossédé lui-même de quelque chose qu'il exige de sa mère en s'apercevant que ce n'est pas lui qui est aimé, mais quelque chose d'autre, une certaine image ?* »

Cette dialectique est tout à fait fondamentale pour rendre compte de ce qui va se passer avec la question de la *castration*, c'est-à-dire qu'il faudra bien que l'enfant soit déplacé, plus ou moins, de cette symbolisation de l'image du phallus qui manque à la mère, c'est-à-dire qu'il y a là encore une fois tout un trajet à accomplir. Il doit à la fois passer par cette position et en même temps il devra en être déchu. La clinique d'aujourd'hui avec les enfants ne parle pas d'autre chose : nombre d'enfants amenés en consultation sont restés, très souvent jusqu'à un âge avancé, dans cette position d'occuper la place du phallus imaginaire pour la mère. Et que ce déplacement, quand il a lieu, survient d'une façon extrêmement douloureuse et bruyante, qui peut donner des symptômes inquiétants et variés. C'est là encore une question d'identification et de déplacement.

Cette image phallique, en effet l'enfant la réalise sur lui-même, c'est la formule de Lacan, il la réalise sur lui-même, ça veut dire qu'il s'identifie, que c'est un temps d'identification. Et c'est là qu'intervient la relation narcissique aussi.

Lacan pose une question à laquelle il ne va pas tellement répondre mais qui est drôlement intéressante. Il se demande comment cette expérience, c'est-à-dire d'incarner le phallus imaginaire pour la mère, comment cette expérience va-t-elle s'articuler avec l'appréhension de la différence des sexes. Autrement dit comment cette expérience première va-t-elle s'articuler avec l'Œdipe, et avec la castration. Puisque c'est l'Œdipe qui lui permettra de pouvoir mettre en place les identifications sexuées.

Jean-Paul Beaumont : Si on veut peut-être poser quelques questions...

Martine Lerude : Oui, je termine, je termine là-dessus, parce que je trouve que là, c'est l'essentiel de cette leçon. Dans quelle mesure, encore une fois, la notion que la mère manque de ce phallus, qu'elle est désirante, pas seulement de l'enfant mais d'autre chose que l'enfant, qu'elle est désirante tout court, quelles conséquences cela va-t-il avoir ? En quoi est-ce que ça peut être décisif ?

Je crois que c'est vraiment la question, puisque la mère, pour être une bonne mère : « *Il faut qu'elle aime ailleurs* ». Ça c'était une formule de Lucien Israël. C'est-à-dire qu'il faut qu'elle soit désirante. Si elle n'est désirante que de son enfant qui viendrait la combler, la saturer au niveau de ce manque de phallus imaginaire, si l'enfant venait accomplir ce miracle-là, ce serait absolument terrible et pour l'un et pour l'autre. Donc la question du désir de la mère est tout à fait essentielle.

Bon, je vais m'arrêter là-dessus. Je crois que c'était le plus important de cette leçon. Merci.

Jean-Paul Beaumont : S'il y a des questions à poser à Martine. Dans ces chapitres qui sont quand même extrêmement sensibles, extrêmement difficiles. Il s'agit surtout que nous arrivions à nous assouplir à toutes ces catégories que Lacan introduit. Et tout cela est très difficile, y compris, pour nous tous, je crois. Ce qui est intéressant aussi, c'est que c'est sans cesse dialectisé, redivisé comme tu l'as mis très bien en valeur. Dialectisé, repris ailleurs. Ça ne s'immobilise jamais dans une espèce de savoir positif qui permettrait d'immobiliser les choses par rapport à des références qu'on aurait déjà à l'avance. Est-ce qu'il y a des questions pour Martine, alors ?

Lucas Rabsztyń : Par rapport à ce que vous disiez sur la fin, sur la difficulté de la saisie, du moins de ne pas figer les choses, comment vous diriez alors, comment lire en fait, pour les gens qui débutent, comment avancer quand même ? parce que sinon ça peut prendre un temps...

Martine Lerude : Ça prend du temps...

Lucas Rabsztyń : Quand même, parce qu'il y a beaucoup de séminaires. Je ne sais pas, comment vous diriez ?

Jean-Paul Beaumont : Lacan propose de s'assouplir, comme ça, il dit, l'important, ce n'est pas d'abord de le comprendre, il ne faut pas le comprendre trop vite. Il dit que l'important, c'est d'abord de le lire.

Martine Lerude : Enfin je peux quand même essayer de répondre à votre question. Ce qui est sûr, c'est que Lacan prend appui, soit sur les théories qui existent, qui sont antécédentes, soit sur ce qui se dit par rapport à ces théories. Et puis lui, d'un seul coup, il établit une sorte de mouvement, de déplacement comme lorsqu'il affirme : « *c'est pas la question de l'objet, c'est la question du manque de l'objet* ». Avec la question du manque de l'objet, on va pouvoir penser ce qui se passe dans la relation mère-enfant autrement que du côté du mythe, que ce soit le mythe du *Un*, de la complémentarité, ou que ce soit le mythe kleinien, (c'est ce chaos du départ et puis d'un seul coup tout est organisé, on sait pas comment, mais ça s'organise). Donc il y a des hypothèses qui ont été faites par d'autres et une manière de revenir sur ce temps inaugural, tout en sachant que le temps inaugural échappe à la saisie, que c'est toujours une hypothèse sur ce qui a pu se passer.

Une intervenante : Par rapport à tout ce que vous venez de dire, par rapport à cette question posée, je me disais que même si on ne comprend pas tout, parce que de toute façon comme on disait tout à l'heure, on ne comprendra jamais tout, mais ça n'empêche qu'on peut essayer de faire cet effort-là, en fait quand on lit, parce que ça nous oblige à mettre des mots, à reformuler nous-mêmes, et même si on sent qu'on est loin, aussi, de ce qu'on sent parfois quand on lit, là encore le signifiant entraîne d'autres signifiants et je crois qu'au fur et à mesure on arrive à saisir les choses, encore sous des bords différents, et je crois que c'est comme ça qu'on se fait encore aussi, en tout cas ce qui me concerne aussi, à la lecture en fait.

Martine Lerude : Cette leçon est d'autant plus difficile qu'elle est dans un décalage permanent. J'étais embarrassée, pour en rendre compte : j'aurais pu faire un résumé, le redire à ma façon, mais chaque fois que j'essayais d'écrire une

phrase à ma façon, je faisais passer dans les dessous une articulation. Ce qui est intéressant pour nous tous, ce sont les articulations parce que notre clinique, elle est faite d'articulations souvent inattendues.

Mohammed Darwish : Sur le travail de Winnicott, il a presque utilisé les mêmes choses sans utiliser les mêmes termes, sauf le symbolique. Parce que quand on lit le travail de Winnicott dans son article « *Transitional objects and transitional phenomena* », il a parlé de *frustration*, il a parlé d'agent, comme le « *good enough mother* », et aussi il a utilisé le concept de « *good enough mother* », il utilise le concept *frustration* pour faire passer l'enfant de l'illusion à la désillusion...

Martine Lerude : D'ailleurs quand Lacan cite Winnicott, il ne le critique pas du tout de la même façon qu'il critique Alice Balint et Mélanie Klein. Comme vous le remarquez, Winnicott n'a pas distingué les trois registres du symbolique, de réel et de l'imaginaire, et si Lacan le reprend sans le citer, il introduit un tour supplémentaire avec l'usage des trois registres. Je crois que c'est ça le déplacement qu'il effectue par rapport à Winnicott. Lacan parle d'une remarque de Winnicott dans une leçon précédente, où Winnicott dit que l'objet de satisfaction orale est donné à l'enfant au moment de l'hallucination et qu'il va y avoir là une transformation, c'est-à-dire le moment où il ne sera plus donné d'une manière concomitante avec l'hallucination. Donc là aussi, c'est une forme de déplacement.

Mohammed Darwish : ...Mais même Winnicott a utilisé le terme de mère phallique..

Martine Lerude : Mais Lacan fait du plallus un terme dans une dialectique à trois termes qui va en appeler un quatrième, c'est-à-dire la fonction paternelle, la parole du père. Peut-être y a-t-il des leçons où l'on peut aller beaucoup plus vite, mais là je crois qu'il y a vraiment quelque chose de fondamental dans l'apport de Lacan et pris dans une clinique. Laquelle bien-sûr ne saute pas aux

yeux quand on n'est pas dedans. Mais on voit bien comment il met en place l'objet, l'agent, le manque et puis le phallus, et la question du père qui va arriver. C'est-à-dire un ordre symbolique qui va venir régulariser ce triangle mère, enfant, phallus. Mais c'est vrai que c'est compliqué malgré le travail remarquable de Jean-Paul, de clarification, de lecture. Merci pour votre écoute.

Transcription établie par le Collège, et revue par l'auteur.